



BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

J. THOMSON

L'INDO-CHINE ET LA CHINE

RÉCITS DE VOYAGES

ABRÉGÉS PAR H. VATTEMARE



2005

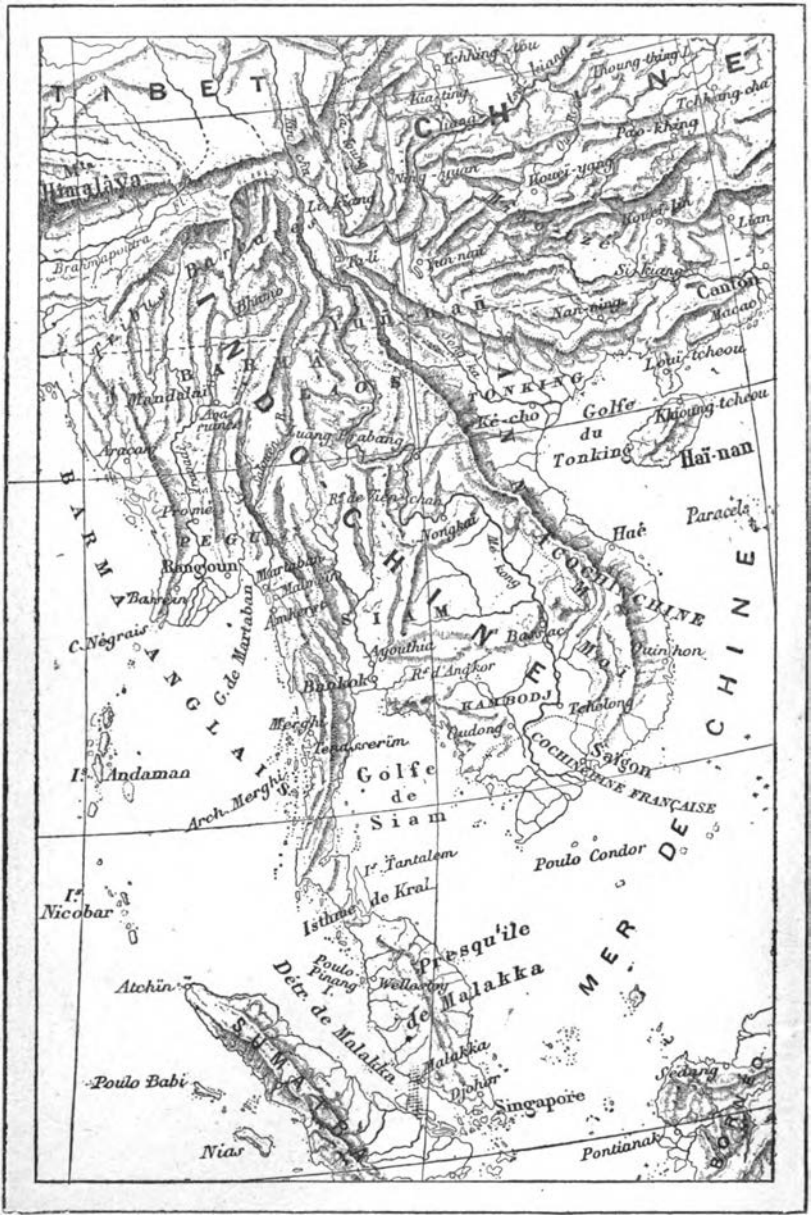
130



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

Droits de propriété et de traduction réservés



CARTE DE LA CHINE ET DE L'INDO-CHINE.

J. THOMSON

CHAPITRE PREMIER

Ile du Prince-de-Galles. — Déroit et presqu'île de Malacca. — Kédah.
Province de Wellesley.

J. Thomson partit d'Angleterre dans le courant de l'année 1861.

A cette époque le canal de Suez ¹ n'était pas terminé, et il dut se rendre par la route de terre jusqu'à Suez, d'où il gagna la mer des Indes.

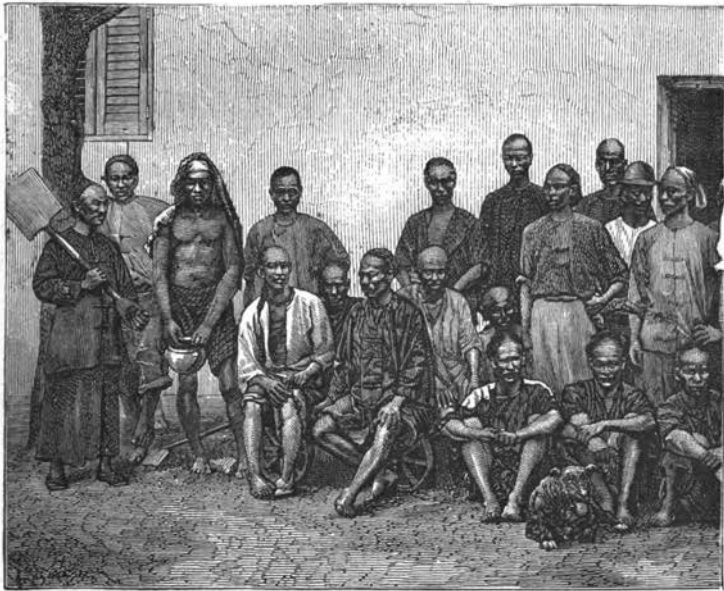
La première terre qu'il aperçut fut la pointe d'Atchin, si-

1. Dès la plus haute antiquité, on comprit l'utilité d'un canal qui, traversant l'isthme de Suez, permettrait aux navigateurs de passer directement de la Méditerranée dans la mer Rouge sans faire le tour de l'Afrique, et abrègerait de moitié la route d'Europe en Asie. Sésostris (quinze siècles avant l'ère chrétienne) eut le premier l'idée d'un canal semblable; mais il se servit de l'intermédiaire du Nil. Il en commença les travaux, qui ne furent terminés que sous les premiers Ptolémées (250 ans avant J.-C.). Ce canal, qui avait une longueur de 320 kilomètres, fut abandonné à l'époque où les kalifes allèrent s'établir à Damas (661 de notre ère). Il en reste encore des traces visibles.

En 1854, un Français, M. Ferdinand de Lesseps, conçut le projet d'un canal entièrement maritime. Grâce à son admirable persévérance, et en dépit du mauvais vouloir de la Turquie, de la jalousie de l'Angleterre, le canal, commencé en 1856, fut terminé en treize années. L'inauguration en eut lieu le 20 novembre 1869. Il part de Port-Saïd, port nouvellement creusé dans la Méditerranée, près de l'ancienne Péluse, et aboutit à Suez, sur la mer Rouge. Il a 160 kilomètres de longueur et 75 mètres de largeur.

encore opéré que des défrichements de peu d'étendue, et dans celles où de rares hameaux malais sont disséminés à de grands intervalles dans la forêt vierge.

Aussi pourrait-on rester plusieurs années sur une plantation et n'y avoir jamais la chance d'être poursuivi par un tigre, comme le fut un certain M. Mac Nab, dont Thomson raconte l'aventure.



LABOUREURS CHINOIS DE LA PROVINCE DE WELLESLEY.

Les planteurs de la province de Wellesley habitent forcément à de grandes distances les uns des autres ; mais ils avaient alors l'habitude de se réunir une fois par semaine chez l'un d'eux, à tour de rôle. Cette joyeuse réunion était connue sous le nom de *Mutton-Night* (nuit du mouton), parce qu'un mouton, lorsqu'on pouvait se le procurer, formait la pièce de résistance du festin.

Autrefois les planteurs étaient tous célibataires, et les

réunions n'en étaient ni moins joyeuses ni moins bruyantes pour cela. La plupart d'entre eux avaient de longues distances à parcourir pour s'en retourner chez eux, et un soir, lorsque, après le repas, ils eurent bavardé et chanté la plus grande partie de la nuit, le coup de l'étrier de whisky écossais fut enfin ~~porté~~ aux convives pour combattre le froid et fortifier les nerfs contre l'attaque possible d'un rhinocéros, d'un orang-outang ou d'un tigre.

La nuit était un peu obscure et les heures matinales approchaient, lorsque Mac-Nab, monté sur son fidèle coursier, prit le chemin de sa maison. N'ayant de dispositions hostiles contre personne, pas même contre les bêtes de proie, il s'en allait au petit galop, suivant une route bordée de mangliers et admirant l'éclat des fulgores porte-lanternes¹ qui, cà et là, semblaient allumer leurs petites lampes nocturnes parmi les arbres.

Bientôt cependant la route devint plus sombre et Donald, le poney, dressa les oreilles avec inquiétude en tournant dans un sentier qui traversait la jungle pour aboutir à un cours d'eau. Donald reniflait l'air et bientôt redoubla de vitesse.

Les narines dilatées, les oreilles dressées, la crinière hérissée, il accélérât sa course. Bientôt le rugissement furieux d'un tigre, en pleine chasse derrière lui, fit comprendre à Mac-Nab l'extrême danger où il se trouvait, et son sang se glaça dans ses veines à la pensée que le tigre gagnait rapidement sur son cheval et que, dans un instant, il allait bondir sur lui et l'étreindre sous ses griffes implacables.

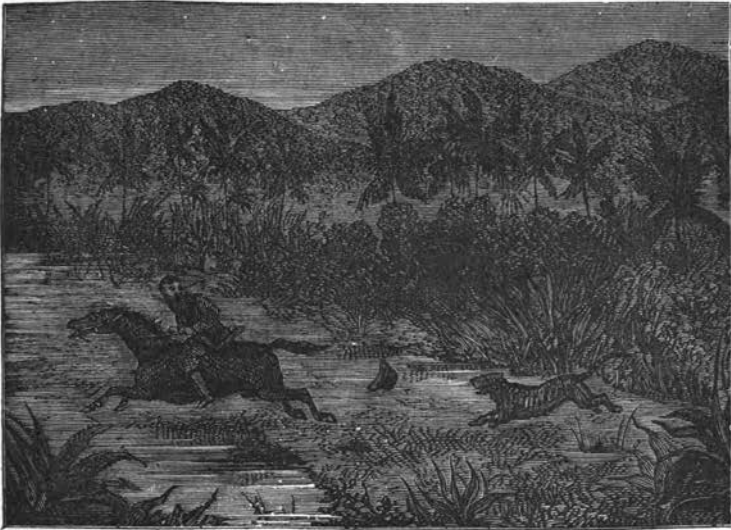
Quelle situation! Dessous lui le ruisseau glacé, derrière lui l'haleine enflammée du tigre acharné à sa poursuite.

Il gagna quelques secondes en jetant son chapeau, et atteignit le ruisseau que Donald franchit d'un bond. Le tigre, dé-

1. Insectes ailés, portant la nuit, sur leurs têtes, un foyer de lumière de la même nature que celui du ver luisant, mais beaucoup plus intense : d'où son nom de porte-lanternes. Les femmes indigènes les portent en guise de boucles d'oreilles.

routé, perdit sa trace, et Mac-Nab arriva chez lui, ne devant son salut qu'à un incident qu'il se plut toujours à signaler comme miraculeux.

Mais combien fréquemment il nous arrive de découvrir que nos pires ennemis sont ceux-là mêmes qui se disent nos amis les plus chers. Les amis de Mac-Nab refusèrent avec la plus provocante incrédulité de croire à son histoire du tigre dé-routé, et attribuèrent la terreur du poney et sa course folle



POURSUITE PAR UN TIGRE.

vers l'habitation à quelque petit morceau de bambou épineux qui, par hasard, s'était trouvé fixé à la sous-ventrière.

Quelques jours après on montra à notre voyageur un énorme alligator qu'on avait pris dans le fleuve qui coulait près de là.

Il paraît qu'un des cultivateurs de la plantation faisant baigner son enfant sur le bord du fleuve, le monstre s'était jeté sur eux et avait disparu emportant l'enfant dans son énorme gueule. L'alarme donnée, tous les coulies (travailleurs à gages chinois) s'étaient rassemblés, avaient barré le

CHAPITRE III

Cambodge. — Cochinchine.

Le 27 janvier 1866, Thomson partit pour le Cambodge ¹, dans le but d'y photographier les temples en ruine et d'y étudier les antiquités de cet empire jadis si puissant, aujourd'hui si déchu. Avec M. Kennedy, attaché au consulat anglais, il s'embarqua sur un bateau manœuvré par huit vigoureux Siamois. Il était accompagné d'un Malais, d'un Siamois, nommé Kout ², et de deux domestiques chinois, Ahong et Akoum.

Après avoir traversé le canal de Klong-Sausep, d'une longueur de 80 kilomètres, et qui unit le Mé-Kong ³ au Ban-Phra-Kong, les voyageurs remontèrent cette dernière rivière, sur

1. Le royaume de Cambodge est situé entre le Laos, la Cochinchine proprement dite, le royaume de Siam et la mer. Il a 700 kilomètres sur 400, renferme 1 500 000 habitants. Vers le milieu du XVIII^e siècle, il devint une province de l'empire d'Annam; en 1809, il fut partagé entre les Annamites et les Siamois. En 1858, à la faveur de l'expédition française contre l'empire d'Annam, il recouvra son indépendance, sous le protectorat français.

2. Cet individu, d'une imagination très inventive, quand il rendait visite aux autorités du lieu par où l'on passait, ne manquait jamais de s'affubler d'un vieil uniforme de sa femme, qui était officier ou officière dans les amazones de la garde royale.

3. Le Mé-Kong prend sa source dans le Thibet, traverse la province chinoise d'Yunnan, le Laos, le Cambodge et, après un cours d'environ 2000 kilomètres, se jette par plusieurs bouches dans la mer de Chine, à l'est du golfe de Siam, en pleine Cochinchine française, sous le nom de Soirap. C'est dans une île de cette rivière que se trouve Oudon, l'ancienne capitale.

roue devait être massive; et cependant rien de plus léger et de plus élégant, même aujourd'hui, ne se pourrait construire. Elle devait, au moins en partie, être en métal, d'où, sans autre preuve, on peut conclure que les constructeurs du Cambodge travaillaient habilement les métaux.

Thomson passa plusieurs jours auprès des ruines de Makhon et de la magnifique forêt qui les envahit. Il est impossible de donner une idée de la grandeur et du nombre de ces ruines. Un seul de ces édifices, couvrant une vaste étendue de terrain, était couronné de 51 tours de pierre. Sur chacune de ces tours étaient représenté un bouddha à quatre faces, en tout 204 sphinx colossaux qui tournent vers les quatre points cardinaux leurs visages bienveillants, empreints de cette expression de pureté et de repos que les bouddhistes aiment tant à reproduire, et tous portant au front des diadèmes du dessin le plus riche et le plus pur.

Remontant sur leurs éléphants, les voyageurs se dirigèrent vers Panomping (Phnôm-Pèn), la capitale actuelle du royaume de Cambodge. Arrivés au lac de Thalé-Sap, ils quittèrent leurs montures et s'embarquèrent. Le Thalé-Sap, dont les eaux forment une sorte de réservoir pour le Mé-Kong, est émaillé de plusieurs villages de pêcheurs bâtis sur pilotis; quelques-uns de ces villages sont à une grande distance des rives.

Après avoir traversé le lac, Thomson et son compagnon entrèrent dans le bras de rivière qui les conduisit au Mé-Kong.

Le 26 mars, ils atteignaient Campong-Louang, la première place de commerce de quelque importance que l'on rencontre en descendant le fleuve. Le lendemain, ils étaient à Panomping et jetaient l'ancre devant le palais royal, au centre même de la ville.

« Le roi, dit Thomson, nous traita avec beaucoup de courtoisie, nous donna pour logement une maison située dans le

parc qui environne le palais et nous invita plusieurs fois à sa table, où d'excellents dîners à l'européenne nous furent servis.

« Sa Majesté avait un cuisinier français : ainsi s'explique l'habileté culinaire dont le déploiement avait été pour nous une si agréable surprise. Nous appréciâmes d'autant plus ces excellents dîners, que depuis fort longtemps nous n'avions pas eu un seul bon repas.

« Le lecteur pourra en juger lorsque je lui dirai qu'à Makhon-Quat, éprouvant le besoin d'une nourriture un peu fortifiante, et n'ayant alors aucune idée du système américain qui consiste à couper une tranche sur la bête et à la laisser s'en aller en vie, nous dûmes acheter l'animal entier pour nous procurer un rôti de bœuf. Nous en fîmes trois bons repas, ce qui nous valut d'être regardés comme des démons par les pieux bouddhistes, qui ne supportent pas l'idée qu'on puisse tuer un bœuf. Nous essayâmes bien de conserver quelques morceaux de la bête, mais nous n'y réussîmes pas.

« Sa Majesté nous fit l'honneur de nous inviter à voir danser ses bayadères. Ce fut long et, sauf la nouveauté du spectacle, assez ennuyeux. Le roi, étendu sur une couche et presque nu, ne cessa de fumer et de mâcher du bétel tant que dura la représentation. Les soucis de l'État n'avaient pas l'air de peser d'un poids bien lourd sur le front de ce souverain.

« En retour des présents que nous lui fîmes, ce monarque sans gêne nous envoya un matin un porc entier. A coup sûr, c'était à l'insu de son cabinet qu'il avait accompli un acte si inconsideré. Quoi qu'il en soit, la vue de ce porc entier fut un spectacle auquel nos Chinois ne purent résister. Avoir un porc entier, un porc tout à nous, un porc donné ! Ils savaient d'ailleurs que leurs maîtres ne tenaient point à en manger. Presque mécaniquement ils mirent jaquette bas et, riant, grimaçant, faisant claquer leurs lèvres dans une sorte de délire joyeux, ils s'occupèrent des préparatifs du festin. Le porc et le festin durèrent trois jours, au bout desquels nos serviteurs

célestes nous demandèrent de la façon la plus touchante de leur payer leurs gages et de leur permettre de rester dans un pays où les pores se donnent.

« Je photographiai le roi en costume d'apparat, puis en uniforme de maréchal de France. Je me souviens que, pour compléter ce dernier costume, il y eut, à propos de bottes, une difficulté que le cuisinier français parvint à résoudre en prêtant une paire des siennes à Sa Majesté. »

Une nuit, pendant le séjour de MM. Thomson et Kennedy à Panomping, un incendie éclata dans un grand établissement malais situé de l'autre côté du fleuve. Le spectacle était aussi grandiose que terrible; mais quand les voyageurs, ayant traversé le fleuve, offrirent leurs services aux incendiés, ils virent avec stupéfaction les Malais, hommes, femmes et enfants, tranquillement assis sur le rivage et observant sans bouger les progrès de l'incendie.

Ce fut en vain qu'ils insistèrent auprès de l'*Orang-datou* ou chef, afin de l'engager à exciter ces gens à faire quelques efforts pour sauver leurs effets les plus précieux. « C'est l'œuvre de Dieu! Qu'y pouvons-nous faire? » répondit le personnage officiel. Et lorsque la maison s'écroula et que les habitants se préparèrent à passer la nuit sur la terre nue: « Rendons grâces à Dieu! » s'écriait-il avec la plus parfaite sérénité.

Il aurait mieux fait de rendre grâces au diable, car Thomson apprit plus tard que les conflagrations sont généralement l'œuvre d'incendiaires qui, ayant de grandes quantités de bois de bambou à vendre, allument des incendies pour faire monter le prix des bois de construction et donner une nouvelle activité à leur commerce.

Aussi les incendies sont-ils assez fréquents, et toujours les pauvres sots qui en sont victimes y voient la punition de leurs péchés, tandis que les rusés spéculateurs chinois, s'enrichissant à leurs dépens, y trouvent la récompense de leurs propres

crimes. Les autorités le savent ; mais il est probable qu'elles reçoivent de l'argent pour fermer les yeux.

Pourvus d'éléphants par le roi, de qui ils avaient reçu, ainsi que des officiers français détachés à Campoug-Louang, toutes sortes de marques de bonté, les voyageurs se mirent en route pour Kampout, où ils arrivèrent le 9 avril. Ce voyage leur avait demandé cinq jours.

Kampout est situé sur la côte, près de l'extrémité sud du golfe de Siam. On y arrive par un petit fleuve aux eaux peu profondes et dont l'entrée est défendue par une barre qui force les navires à rester à l'ancre dans la rade. Les principaux négociants sont des Chinois ; ce sont aussi des Chinois qui cultivent le sucre, le riz et le poivre, dont l'exportation constitue presque tout le commerce du port. Cette place de commerce est d'ailleurs en décadence, et le port, à cette époque, était bloqué par une flotte de pirates chinois.

Un chef malais, nommé Mohamet, attaché au service du roi de Cambodge, fit un jour à Thomson une longue histoire au sujet d'une mission pacifique dont il était investi et qui, assurait-il, était d'une importance capitale pour le gouvernement.

« Je fus un jour chargé, dit-il, d'aller chercher, dans les montagnes de l'intérieur, un éléphant blanc que l'on disait y avoir été vu par des Orang-Outang ou Orang-Boukit, hommes sauvages qui habitent ces montagnes.

— Qu'est-ce que c'est que ces hommes sauvages ?

— Ah ! vous savez bien des choses, à ce qu'il paraît, mais vous ne savez pas ça.

— En avez-vous jamais vu un vous-même, Mohamet ?

— Non, monsieur, pas exactement, pas tout à fait ; mais je les ai vus s'enfuir à travers la forêt : ils sont très noirs et très velus, ont un langage à eux, mangent des noix et des fruits, comme les singes, et font usage d'arcs et de flèches. Venez avec moi et jé vous les ferai voir. En outre, si vous aimez la

chasse, il y a des éléphants, des rhinocéros, des tigres, des daims et une foule d'autres animaux, qui habitent ces pays sauvages et dont les Orang-Boukit se nourrissent. Mais ce n'est pas tout : si vous voulez me donner dix jours, je vous promets, sur la lettre du roi que vous avez, de vous conduire tout à fait au sommet de ces montagnes lointaines, à un endroit où fleurissent des lotus sacrés et des lis assez grands pour que l'on puisse s'asseoir sous leur ombre. Là, à la nuit, on entend, autour des étangs sacrés, les murmures d'êtres étranges et l'on voit les lumières magiques des Orang-Anto (esprits) qui nourrissent de leurs propres mains les reptiles qui habitent ces eaux. Au sommet de la montagne, dans le roc le plus dur, on voit des empreintes de pieds d'animaux de toute taille. Quelques-unes ont trois pieds de diamètre, d'autres sont plus petites; les unes sont des empreintes de pieds fourchus, d'autres de pieds avec doigts et ongles; toutes sont aussi parfaites que si elles venaient d'être moulées dans de la terre glaise. Maintenant, j'arrive à la dernière chose que je voulais vous dire, et, par le saint prophète de la Mecque, c'est la pure vérité. »

Ici, il fit un geste signifiant qu'il aimerait mieux se couper la gorge que de mentir et continua :

« Au haut de la montagne, il y a un navire de pierre. Il y manque les mâts, il est vrai; mais c'est tout, car il y a sur le pont jusqu'à un rouleau de cordages de pierre. C'est un immense navire, usé par places, mais encore complet. Qui peut dire combien il y a de milliers et de dizaines de milliers d'années qu'il est là, sur cette montagne, où l'on peut le voir? »

Quant à l'éléphant blanc, il dit qu'il n'avait pu le trouver, et qu'il lui avait été également impossible d'entrer en communication avec les Orang-Boukit.

Que penser de cette histoire? Mohamet parlait avec l'accent de sincérité d'un homme qui raconte ce qu'il a vu, et il esquissa sur le sable, avec la pointe de son épée, la forme du navire.

Peut-être avait-il vu tout cela en songe et avait-il fini par se persuader, à force de le raconter, que c'était une réalité. Peut-être avait-il découvert l'arche de Noé pétrifiée, et le véritable mont Ararat; peut-être était-ce purement un conte fondé sur l'histoire du déluge rapportée dans le Koran.

Thomson aurait bien voulu s'assurer du fait; mais sa santé, aussi bien que celle de son compagnon, était affaiblie par suite de la chaleur du climat, du manque d'eau pure et de l'absence de nourriture fortifiante; un changement d'air leur était à tous deux nécessaire. Ils louèrent une chaloupe montée par six hommes et mirent à la voile pour Bangkok. C'était un voyage de 150 lieues marines à faire en remontant le golfe de Siam.

Quelques-unes des îles où ils débarquèrent en passant n'avaient pour habitants que des oiseaux, des insectes et des animaux sauvages. Dans l'une d'elles ils trouvèrent la piste d'un éléphant. On voyait que l'animal y avait mangé récemment : fait précieux, en ce sens qu'il tend à corroborer la théorie en vertu de laquelle ces îles auraient originairement fait partie du continent, dont elles auraient été séparées par l'effet de quelque convulsion volcanique.

Le 19 avril, les voyageurs rentrèrent sains et saufs à Bangkok, au grand étonnement de quelques-uns de leurs amis, qui leur avaient recommandé, au moment de leur départ, d'emporter leurs cercueils et de faire dire d'avance l'Office des Morts.

La Cochinchine était le dernier des pays de l'Indo-Chine qu'il entraînait dans les projets de Thomson de visiter, au moins pour le moment. Quittant donc Bangkok, il se rendit directement à Saigon, capitale de la Cochinchine française ¹.

1. La Cochinchine fait partie de l'empire d'Annam; elle a 1300 kilomètres sur 120 e: renferme 2 500 000 habitants, dont 70 000 chrétiens; la religion dominante est le bouddhisme. La capitale est Hué. Les Portugais ont donné à cette